

«REACTANCE PSYCHOLOGIQUE» ET ORDRE SOCIAL*

Gabriel MUGNY¹
Stamos PAPASTAMOU¹

Vous êtes en train de marcher dans la rue quand vous êtes arrêté par des gens qui vous proposent de prendre connaissance d'une pétition. Celle-ci vous concerne directement car elle revendique un contrôle immédiat des prix; elle est donc en faveur du consommateur que vous êtes. Avant que vous signiez, car vous avez avantage à signer cette pétition, on vous demande cependant de prendre connaissance de l'avis d'une personne, constitué par exemple par un article de presse. Vous apprenez ainsi qu'un officiel important a déclaré que l'on ne devrait pas autoriser la récolte publique de signatures pour une telle pétition. Que ferez-vous? Les résultats d'une expérience de HEILMAN (1976) montre que vous signerez d'autant plus volontiers qu'un personnage officiel a ainsi menacé votre droit démocratique de signer cette pétition. Vous signerez ainsi plus facilement que si l'on vous apprenait simplement que cet officiel est en désaccord avec le contenu de la pétition. Pourquoi?

Pour BREHM (1966) ou WICKLUND (1974), c'est que l'on aura ainsi menacé votre liberté de choix. On aura activé en vous un état de «réactance psychologique», état de déséquilibre qui activera en vous des comportements orientés vers un recouvrement de votre liberté.

Mais qu'est-ce que cette réactance psychologique? Résulte-t-elle vraiment comme le proposent les tenants de cette théorie, d'un besoin de liberté

* Cette étude a été réalisée grâce au contrat No 1. 681.0.78 entre le premier auteur et le Fonds National suisse de la Recherche Scientifique.

¹ Professeurs à l'Université de Genève.

que vous portez en vous? Ou ne fait-elle qu'exprimer des modalités d'interaction (psychosociales) rendues possibles, voire indispensables, dans un rapport de pouvoir? Avant que de répondre, voyons la théorie et ses illustrations.¹

LA RÉACTANCE PSYCHOLOGIQUE

Qualifions de «libres» les comportements dans lesquels un individu peut effectivement s'engager à un moment ou à un autre; ils peuvent être de toute nature (agir, exprimer une opinion, etc...), pourvu qu'ils soient réellement accessibles à l'individu, qui doit pouvoir choisir parmi des comportements possibles celui qu'il juge plus adéquat à la satisfaction de ses «désirs» ou de ses «besoins». A chaque fois que la liberté de s'engager dans un ou plusieurs de ces comportements libres est éliminée ou menacée de l'être, l'individu fera preuve d'une activation émotionnelle orientée «à l'encontre» de toute autre atteinte à sa liberté et/ou vers une restauration de la liberté déjà menacée ou éliminée. C'est cet état émotionnel qui a été qualifié de «réactance psychologique» par BREHM (1966).

L'ampleur ou l'importance de cette réactance psychologique est fonction directe de trois facteurs. D'abord la réactance sera d'autant plus grande que le comportement éliminé est important pour le sujet. L'importance est définie par la valeur instrumentale d'un comportement donné, c'est à dire par sa capacité de réduire un besoin particulier aux yeux des sujets. Elle dépend de plus de l'importance de ce comportement relativement à celle d'autres comportements libres disponibles dans une situation. Ensuite, la réactance sera d'autant plus grande que la proportion de comportements éliminés sera plus grande, relativement à l'ensemble des comportements libres disponibles et pertinents. De même plusieurs comportements peuvent être éliminés à la fois, souvent par «implication» lorsque les comportements sont liés entre eux. Enfin la réactance sera d'autant plus grande que la menace est forte, c'est à dire que la probabilité que le comportement soit effectivement éliminé augmente. Lorsque la menace provient d'un agent humain, cette pression sera d'autant plus grande que le pouvoir social de l'agent sera grand. Notons encore que pour qu'une menace soit perçue par un individu, elle n'a pas besoin de lui être adressée directement: l'observation de la menace ou de l'élimination effective d'un comportement chez une autre personne suffit à générer chez le sujet un sentiment de réactance.

¹ On trouvera une discussion plus détaillée de cette théorie dans le chapitre 14 de l'introduction à la psychologie sociale de Doise, Deschamps et Mugny (1979).

A l'instar de la théorie de la dissonance, la théorie de la réactance se caractérise par le fait qu'aucune évaluation directe de cet état ne semble possible: il ne peut qu'être inféré à partir des conséquences comportementales d'un tel état d'activation émotionnelle (ainsi les sujets optent plus souvent pour le choix menacé, ou évaluent plus positivement un objet ou un comportement prohibé).

Ce recouvrement de la liberté, il peut être direct ou indirect, par «implications». La condition nécessaire à un recouvrement direct de la liberté est que le comportement soit accessible, donc que la menace ne soit pas irréversible. Dans le cas spécifique des menaces venant d'une source humaine (comme dans le cas de tentative d'influence), la réactance provoquera certes une résistance à la pression sociale. Dans ce cas cependant, il existera deux «forces» en présence: celle de persuasion et celle de réactance. L'effet de la réactance ne se manifesterait donc pas forcément par un effet négatif (une «influence négative», par exemple), mais aussi parfois par une simple diminution de la positivité d'un effet (du degré de l'influence, par exemple).

Lorsqu'un comportement a été éliminé de manière irréversible, la réactance ne pourra se manifester qu'indirectement, par l'activation d'un comportement qui est relié au comportement éliminé. Cette «implication» peut s'étendre aux agents sociaux: la liberté d'un comportement peut être rétablie symboliquement par autrui, lorsque celui-ci réalise le comportement prohibé. Inversement, la liberté peut être recouvrée en tentant de convaincre autrui de réaliser le comportement éliminé. On trouve là une explication des phénomènes de prosélytisme, complémentaire à celles de la dissonance cognitive (FESTINGER, RIECKEN et SCHACHTER, 1956).

La théorie de Brehm ainsi succinctement présentée, soulignons la nature intraindividuelle de l'explication qui est donnée à la série (souvent disparate) de comportements qui relèvent de cette théorie. La réactance apparaît en fait comme un de ces universaux qui caractérisent l'approche psychologique: la réactance est un état émotionnel de l'organisme, considéré individuellement, dont on a atteint le besoin de liberté. Ce n'est alors qu'incidemment que le social intervient (le plus souvent au travers de relations interindividuelles du genre «influence sociale») dans la réactance. Cependant il n'intervient qu'à titre auxiliaire: autrui *peut* constituer l'un des agents de menace de la liberté qui active un tel état émotionnel, mais nul besoin cependant que l'agent soit social; de même autre *peut* constituer une modalité de recouvrement de l'autonomie, donc de satisfaction du besoin de liberté, mais nul besoin que cet agent soit social. De même lorsque la théorie s'applique aux processus notamment d'influence sociale (puisqu'il y a une source d'influence

peut parfois induire une menace de l'autonomie de jugement, ou de comportement), il n'y a que simple transposition du psychologique au «social». Ainsi la réactance est-elle à la fois de nature individuelle (prenant son sens dans l'organisme) et universelle (n'avons-nous pas tous besoin de liberté?).

Est-ce bien là une explication satisfaisante? Comme POITOU (1974) l'a fait à propos de la théorie de la dissonance, nous nous interrogerons à propos du statut de besoin de ces phénomènes de réactance psychologique.²

RÉACTANCE PSYCHOLOGIQUE ET ARTICULATION PSYCHOSOCIOLOGIQUE

Divers niveaux d'explication d'un phénomène sont possibles. Il appartient à la psychologie sociale de les articuler (DOISE, 1978, 1979; MUNGNY et DOISE, 1979; MUNGNY, 1980). Pour les phénomènes considérés comme relevant de la réactance, il s'agira donc aussi de considérer les diverses explications possibles, et de tenter de les intégrer. On a déjà vu une première explication, donnée par Brehm: elle se réfère à des processus que l'on saisit au niveau de l'individu. A un second niveau cependant on mettra ces processus intraindividuels en rapport avec les relations interpersonnelles immédiates qui leur donnent un sens. On le fera essentiellement en montrant comment les phénomènes dits de réactance relèvent en fait de tentatives de préservation ou d'obtention d'une identité «personnelle» spécifique. Mais c'est encore là une approche traditionnelle de la psychologie sociale, dont les tendances principales consistent effectivement à approcher les phénomènes (sociaux) en termes de mécanismes psychologiques intraindividuels et de relations entre individus (dans le cas précis on pourra se référer à une théorie de la comparaison sociale). Cependant, et c'est là l'apport nécessaire d'une nouvelle perspective en psychologie sociale, il s'agit de mettre en rapport les explications relevant des deux premiers niveaux d'analyse avec les dynamiques sociologiques qui traversent une société. D'abord donc il s'agira de voir comment cette réactance apparaît différemment selon les positions sociales qu'occupent les individus, selon les rapports de domination notamment qui relient ces individus aux sources de

² En considérant pour l'instant que ces phénomènes relèvent bien d'une même classe d'explication. Or ce n'est pas forcément le cas, comme le montrent MOSCOVICI et PLON (1968). Cette discussion étant secondaire pour notre propos, nous renvoyons simplement à la critique de ces deux auteurs.

la menace, au travers notamment d'identifications sociales dans des rapports entre groupes. Ce sera l'occasion de voir comment la réactance constitue une illusion d'autonomie: elle relèvera alors aussi d'un quatrième niveau d'analyse, de l'idéologique qui masque les rapports de pouvoir; on verra ainsi qu'effectivement la réactance psychologique apparaît surtout lorsque le rapport de pouvoir est d'une manière ou d'une autre occulté.

LA RÉACTANCE COMME MOTIVATION INTRAINDIVIDUELLE

A quel niveau se situe l'explication de la réactance psychologique? Comme le soulignent MOSCOVICI et PLON (1968, 488), la réactance psychologique est expliquée en termes intra-individuels, «dans la mesure où elle est présentée par son auteur comme la théorie d'un mécanisme apparaissant chez tout individu dont la liberté est menacée, quelle que soit la nature — personnelle ou impersonnelle— de l'agent menaçant». Or si la réactance est un état émotionnel dont les conséquences n'ont été étudiées qu'au niveau de réactions individuelles, cela ne signifie pas pour autant qu'un tel état est activé quelle que soit la nature de la menace: «... en dépit de son ingéniosité expérimentale, de son argumentation théorique, Brehm ne parvient pas à opérationnaliser un agent qui n'ait pas dans le meilleur des cas un caractère humanoïde, qui ne renvoie pas symboliquement à un agent personnel» (ibidem, 488). Ainsi Brehm considère comme exemple de menace impersonnelle, dans une expérience portant sur les comportements d'achat, la remise aux clients d'un carton anonyme qui les engage fortement à acheter un produit déterminé (moyennant un remboursement plus élevé que la valeur d'achat du produit). Il n'est pourtant pas difficile d'imaginer que les sujets ont pu entrevoir au travers de ce carton anonyme la pression exercée par l'agence commerciale ayant commandité ce type de publicité pour son produit. De plus, lorsqu'une menace est symbolisée par le hasard, la réactance n'apparaît pas. L'explication des phénomènes de réactance en termes de motivation purement intra-individuelle semble donc pour le moins incomplète. Voyons alors les significations qu'ils prennent au niveau de relations interindividuelles.

LA RÉACTANCE COMME DIFFÉRENCIATION INTERINDIVIDUELLE

Considérons une série d'expériences qui selon Brehm illustrent le rôle de l'importance de la situation pour qu'apparaisse la réactance. Dans une première expérience (BREHM, 1966) on demande à des sujets de choisir une tâche (parmi deux) à effectuer lors de l'expérimentation. Pour certains sujets, la recherche est présentée comme un simple sondage servant à planifier une expérience, alors qu'à certains autres elle est présentée comme une situation d'évaluation de la personnalité. Au moment de choisir, un compère conseillait au sujet de choisir l'une des deux tâches, ce qui constituait une atteinte à la liberté de choix du sujet. Relativement à une condition contrôle (où aucune pression n'est effectuée) les sujets choisissent plus souvent la tâche non conseillée par le compère, et ce d'autant plus que la tâche était importante (test de personnalité). Dans une autre expérience (WICKLUND et BREHM, 1968) on fait croire à certains sujets qu'ils sont compétents pour juger des candidats à un certain poste, et à d'autres qu'ils sont incompétents. Pour les deux catégories de sujets une menace faible était introduite par un membre du groupe reconnu comme compétent qui donnait simplement son avis quant à la meilleure des deux candidatures; pour d'autres sujets des mêmes catégories, la menace était forte: ce membre compétent confirmait catégoriquement que l'un des candidats était meilleur, *sans aucun doute possible*, ce qui constituait une atteinte à la liberté de choix du sujet. Les résultats montrent que seuls les sujets compétents réagissent selon les hypothèses de la théorie de la réactance en choisissant plus souvent le candidat rejeté par la source d'influence.

Dans les deux cas l'interprétation des auteurs souligne le rôle de l'importance de la situation, donc de l'évaluation intra-individuelle de l'intensité de la menace. D'autres explications, plus relationnelles, sont cependant possibles. On peut ainsi penser que l'identité des sujets a été menacée dans les deux expériences: dans le premier cas la personnalité du sujet risque d'être évaluée en fonction de sa complaisance éventuelle, et dans le second cas le sujet ne pouvait exprimer la compétence qu'on lui avait reconnue qu'en répondant différemment d'un autre membre compétent. L'interprétation peut donc se faire en termes de différenciation (LEMAINE, 1975) et relève alors d'une articulation de réactions individuelles à des situations interpersonnelles caractérisées par une menace de l'identité propre des sujets.

Une explication similaire peut s'appliquer à une troisième expérience (WORCHEL et BREHM, 1970) dans laquelle une réaction négative a une forte

pression à la conformité n'apparaît que pour les sujets dont l'opinion était proche de celle de la source. A suivre les auteurs, les sujets les plus en désaccord avaient déjà exercé leur liberté du seul fait d'être en désaccord, ce qui n'était pas le cas pour les sujets en accord avec la source. On peut tout aussi bien supposer qu'une dissimulation (LEMAINE, 1975; LEMAIN, LASCH et RICATEAU 1971-1972) ait exprimé la volonté des sujets de se montrer différents d'une source d'influence tentant de leur imposer ses vues.

LA RÉACTANCE COMME DIFFÉRENCIATION INTERGROUPE

Les différenciations constatées dans les rapports interindividuels, caractéristiques on l'a vu des phénomènes dits de réactance, s'articulent également avec les appartenances catégorielles des sujets, en bref avec les positions qu'occupent les sujets dans un rapport social (intergroupes ou intercatégoriel) donné. Les illustrations expérimentales en sont données par Brehm même et ses collaborateurs. Ainsi, dans une expérience de Brehm et Weiner (BREHM, 1966) les hommes et les femmes sont-ils considérés séparément. Les sujets étaient les clients d'un centre commercial qui, à leur entrée dans un magasin, recevaient une carte les enjoignant à acheter un pain x. Deux types de menace étaient introduits. D'abord, au niveau de la formulation de la demande: «Veuillez s'il vous plaît acheter...» ou «il faut que vous achetiez...», la dernière formulation constituant une menace de la liberté de choix. Ensuite, à la carte était jointe une somme d'argent correspondant au prix exact du pain x, ou une somme légèrement supérieure, indiquant clairement qu'une pression était exercée pour que soit acheté le pain x. Les résultats montrèrent que les femmes achetaient significativement moins de pain dès qu'une menace, quelle qu'elle fut, était introduite. Les hommes, au contraire, achetèrent d'autant plus le pain x que l'incitation à l'acheter était forte, ce qui ne correspond en rien aux attentes de la théorie de la réactance. L'explication de Brehm pour cet effet inattendu est que les hommes connaissent et discriminent moins les produits.³ On peut aussi tenir compte du fait que dans la société américaine dans laquelle s'est réalisée cette expérience les comportements d'achat faisaient partie des

³ Ne pourrait-on objecter qu'alors les hommes auraient pu tout aussi bien ressentir plus de réactance, puisque l'on tablait en fait sur leur incompétence pour les amener à acheter un produit déterminé?

caractéristiques stéréotypiques de l'appartenance sexuelle féminine, dans un rapport de domination fondé sur la différenciation sexuelle. Ces comportements seraient alors essentiels à l'affirmation d'une identité psychosociale pour les consommatrices. Ces comportements au contraire ne font pas au même degré partie du stéréotype masculin, et ne sous-tendent pas l'identité masculine. On peut alors reprendre l'idée d'une différenciation sociale, positionnelle «et non plus simplement interpersonnelle, au travers de laquelle les femmes auraient sauvé leur identité sexuelle, en exprimant leur compétence autonome au travers du refus de l'achat du pain x.

Dans une autre expérience des étudiants écoutaient un plaidoyer en faveur de l'enseignement programmé, qui dans une condition de faible menace se terminait par une simple proposition d'adopter les «machines à apprendre» à l'université, et qui dans une situation de forte menace se terminait par une injonction: «les étudiants doivent de toute manière être d'accord». La source était présentée soit comme un étudiant, soit comme un pédagogue de l'université. L'influence fut importante dans toutes les conditions, sauf dans celle où la menace forte provenait d'un professeur. Pour expliquer l'absence de réactance avec la source étudiante, Brehm argue que les étudiants n'ont pas dû être pris au sérieux.⁴ Pourquoi ne pas expliquer le refus face à la menace présentée par un professeur par une différenciation face à une source de domination, rappelant (par ses attitudes excluant le compromis) à la conscience des sujets le rapport de pouvoir dans lequel ils se trouvent placés, dans le climat de crise larvée de la fin des années 60? Ces réactions de «réactance» auraient alors signifié non pas un besoin intraindividuel de liberté, mais l'affirmation d'un antagonisme dans un rapport éminemment social de pouvoir.

LA RÉACTANCE COMME FONCTIONNEMENT IDÉOLOGIQUE

Si l'on a illustré l'articulation de la réactance psychologique avec des positions sociales dans un rapport de pouvoir, notamment par une distanciation des «dominés» relativement à des «dominants», l'existence d'un pouvoir repose cependant essentiellement sur l'assujettissement de

⁴ Ce raisonnement aboutit à ce que la théorie de la réactance sera toujours forcément vraie, puisque si elle n'est pas vérifiée, c'est que les conditions propices à l'activation d'un tel état émotionnel n'ont pas été réunies. Cette circularité dans l'argumentation empêche donc toute «falsification» de cette théorie...

l'individu à ce pouvoir. Montrons alors en quoi la «réactance» peut exprimer un jeu subtil et complexe de l'idéologie.

La théorie de la réactance repose en fait sur un paradoxe. Elle stipule en effet que plus la menace augmente, et plus la réactance se manifestera de façon marquée; elle propose aussi un axiome limitatif que l'on pourrait considérer comme contradictoire, à savoir que la réactance n'apparaît que si le sujet considère les comportements menacés comme livrés à son libre arbitre. Or, *l'importance de la menace devrait être supérieure lorsque l'on supprime non pas seulement une possibilité lors d'un choix mais que l'on supprime de fait le choix lui-même*. En effet, des expériences de Brehm le confirment, la réactance n'apparaît *que* lorsque le sujet se voit assurer un choix avant que n'intervienne la menace. Paradoxalement donc, le sujet ne «revendique» sa liberté que lorsqu'il est déjà «libre»! Lorsque sa liberté est le plus menacée, puisqu'on ne lui donne pas la liberté de choix, au lieu de recouvrer cette liberté, il accepte son assujettissement. Illustrons ce fonctionnement social dans le domaine de la liberté politique d'expression, en revenant sur notre exemple initial relatif à la signature d'une pétition.

Les sujets des deux expériences de HEILMAN (1976) sont donc des passants à qui l'on propose de signer une pétition en faveur d'un contrôle immédiat des prix sur le plan fédéral aux Etats-Unis. Une dizaine de signatures figuraient déjà sur chaque pétition, à laquelle était attachée une carte donnant une information sur la position prise soit par un représentant d'une association de citoyens, soit par un officiel fédéral important. Dans une condition de menace faible, les sujets étaient informés du désaccord de la source d'influence avec le contenu de la pétition. Dans une condition de menace forte la source s'opposait à ce que ce type de pétitions soit autorisé. Dans la condition de menace avec intimidation, non seulement la source s'opposait formellement à ce type de pétition, mais annonçait clairement son intention de prendre note du nom de tous les signataires, ce qui constitue donc la menace la plus forte à l'expression démocratique des opinions. Les résultats montrent que conformément à la théorie de la réactance, plus la menace est forte, et plus les sujets s'engagent dans l'expression de leur opinion (c'est à dire signent la pétition). Une exception cependant: lorsque l'agent officiel menace de prendre note des signataires, explicitant ainsi son pouvoir potentiel, les sujets ne signent plus la pétition. Or, c'est dans cette condition que l'on pourrait attendre le plus de réactance, puisque la menace est de fait la plus forte; la réactance ne s'exprimerait donc ouvertement que quand le sujet est déjà libre ou du moins ne subit aucune entrave, *lorsqu'en réalité le rapport de pouvoir est occulté*. Face à un agent de pouvoir menaçant, peut-on alors retrouver sa liberté? Oui, comme le montre la seconde expérience

qui propose une condition d'anonymat dans laquelle le sujet n'a pas à donner son nom et son adresse, et où donc il est «invisible» pour le pouvoir; dans ce cas effectivement, plus la menace est forte, et plus le sujet recouvre son autonomie en signant la pétition. Là aussi cependant le rapport de pouvoir est occulté, dans la mesure même où li ne peut s'actualiser dans aucune répression notamment.

C'est donc une *illusion d'autonomie* qu'exprime le phénomène de réactance: lorsque le sujet se voit rappeler son «autonomie» de sujet libre (de citoyen), il agit parfois en homme libre; lorsque le même pouvoir lui rappelle sa position de dominé, qu'il le «remet à sa place» (de travailleur, d'employé, *dépendant*), il agit parfois comme homme assujéti. En bref, le sujet agit soit selon l'idéologie du citoyen libre, soit selon sa position lorsqu'elle lui est «rappelée» par l'expérimentateur (agent de ce pouvoir), ou par un officiel, autre représentant de ce pouvoir. N'est-ce pas là un fonctionnement caractéristique de l'«interpellation» du sujet (ALTHUSSER, 1976, 121): l'individu *est interpellé en sujet (libre) pour qu'il se soumette librement aux ordres du Sujet, donc pour qu'il accepte (librement) son assujéttissement, donc pour qu'il accomplisse tout seul* les gestes et actes de son assujéttissement *il n'est de sujets que par et pour leur assujéttissement. C'est pourquoi ils "marchent tout seuls"».*

CONCLUSION

Nous avons dit qu'un phénomène peut recevoir des explications de nature divergente. C'est bien le cas de la «réactance psychologique». C'est alors dans une perspective articulative que nous avons tenté d'aborder la question, en montrant que de tels phénomènes appelaient des explications ne se situant pas au seul niveau intraindividuel (activation d'un état émotionnel), mais devant intégrer aussi des différenciations interindividuelles, de même que les positions sociales des acteurs sociaux, qui agissent différemment suivant que le rapport de pouvoir est explicité ou masqué, les effets observés relevant alors de l'idéologie.

Que reste-t-il alors de la théorie de la «réactance psychologique»? A s'être enfermés dans une explication psychologisante (les effets sociaux d'une telle psychologisation ont été abordés ailleurs, Mugny et Papanstamou, 1980), les tenants de la théorie de la réactance se sont empêchés de comprendre réellement la signification des comportements qu'ils étudiaient. Ce n'est, il est vrai, pas un cas rare en psychologie sociale. Mais que reste-t-il de social dans cette psychologie sociale-là?

RÉSUMÉ

La réactance psychologique se réfère à un état émotionnel activé vers le recouvrement de la liberté à chaque fois que celle-ci est menacée. La réactance n'est-elle qu'un mécanisme intraindividuel, comme le prétendent les tenants de la théorie? La présente étude propose d'autres explications. D'abord la réactance apparaît dans des situations générant des différenciations interindividuelles visant à préserver l'identité personnelle. Ensuite c'est l'identité sociale qui est incriminée: la réactance n'est pas indépendante des positions occupées par les individus dans un rapport (intergroupes ou intercatégoriel) de pouvoir. Finalement il est montré que la réactance n'est qu'une illusion d'autonomie: en cela elle est un fonctionnement idéologique participant au maintien d'un certain ordre social.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER, L., *Positions*, Paris, 1976, Editions sociales.
- BREHM, J. W., *A theory of psychological reactance*, New-York, 1966, Academic Press.
- DOISE, W., «Image, représentations, idéologies, et expérimentation psychosociologiques», *Social Science Information*, 1978, 17, 1, 41-69.
- DOISE, W., *Psicología social y relaciones entre grupos*, Barcelona, 1979, Rol.
- DOISE, W., DESCHAMPS, J. C., MUGNY, G., *Psicología Social Experimental*, Barcelona, Hispano-Europea.
- FESTINGER, L., RIECKEN, H. W., SCHACHTER, S., *When prophecy fails*, Minneapolis, 1956, University of Minnesota Press.
- HEILMAN, M. E., «Oppositional behavior as a function of influence attempt intensity and retaliation threat», *Journal of Personality and Social Psychology*, 1976, 33, 5, 574-578.
- LEMAINE, G., «Dissimilation and differential assimilation in social influence (situations of "anormalization")», *European Journal of Social Psychology*, 1975, 5, 1, 93-120.
- LEMAINE, G., LASCH, E., RICATÉAU, P., «L'influence sociale et les systèmes d'action: les effets d'attraction et de répulsion dans une expérience de normalisation avec l'"allocinétique"», *Bulletin de Psychologie*, 1971-1972, 297, XXV, 8-9, 482-493.
- MOSCOVICI, S., PLON, M., «Choix et autonomie du sujet: La théorie de la réactance psychologique», *L'année psychologique*, 1968, 2, 467-490.
- MUGNY, G. (en collaboration avec S. PAPANASTAMOU), *El «poder» de las minorías*, Barcelona, 1980, Rol.
- MUGNY, G., DOISE, W., «Niveaux d'analyse dans l'étude expérimentale des processus d'influence sociale», *Social Science Information*, 1979.
- MUGNY, G., PAPANASTAMOU, S., «When rigidity does not fail: individualization and psychologization as resistances to the diffusion of minority innovations», *European Journal of Social Psychology*, 1980.
- POITOU, J. P., *La dissonance cognitive*, Paris, 1974, Armand Collin.

- WICKLUND, R. A., *Freedom and reactance*, Potomac, Md., Lawrence Erlbaum Ass. Publishers.
- WICKLUND, R. A., BREHM, J. W., «Attitude change as a function of felt competence and threat to attitudinal freedom», *Journal of Experimental Social Psychology*, 1968, 4, 64-75.
- WORCHEL, S., BREHM, J. W., «Effects of threats to attitudinal freedom as a function of agreement with the communicator», *Journal of Personality and Social Psychology*, 1970, 14, 1, 18-22.